

maines et ses pieds. un morceau considérable de la vraie Croix, un cheveu de la Sainte Vierge et la tête de saint Isidore. Et nous sortons, mais non sans donner un long et dernier regard à la basilique dont un radieux soleil fait resplendir en ce moment les bronzes, les mosaïques et les marbres.

Nous voici maintenant au palais des Doges, qui n'est séparé de Saint-Marc que par un étroit couloir. C'est un vaste édifice gothique d'aspect grandiose. Les deux galeries superposées qui forment la base des façades de l'Ouest et du Sud, sont d'une grande richesse avec leurs colonnes sveltes et leurs élégantes ogives. Pourquoi faut-il qu'on les ait écrasées sous une maçonnerie pleine dont les décors et les larges fenêtres à plusieurs meneaux ne réussissent pas à cacher la lourdeur ! La porte del Carta, décorée de riches bas reliefs et de gracieux enroulements gothiques où de charmants enfants se jouent entre les statues de la *Modération* et de la *Justice*, donne accès dans une cour intérieure, d'une grande magnificence. On nous montre tout en haut, sous les plombs du toit, la fenêtre d'une cellule, où Silvio Pellico fut enfermé, dit-on, et où il aurait écrit, pour charmer ses loisirs et les nôtres, au collège, le fameux livre : *Mes prisons*. Nous gravissons l'escalier des Géants, orné des statues colossales de Mars et de Neptune, sur le haut duquel se faisait le couronnement des Doges, et où, un an à peine son couronnement, fut décapité Marino Faliero, l'infortuné dont nous avons, écoliers, déploré les malheurs et maudit la trahison. Puis, nous parcourons — et avec quel intérêt mêlé d'admiration — les nombreuses salles du premier et du second étage, toutes remplies de statues et de tableaux des meilleurs maîtres vénitiens, toutes rappelant d'instructifs et émouvants souvenirs. Celle du Grand Conseil est non seulement la plus vaste et la plus belle du palais, mais l'une des plus somptueuses de l'Europe — 54 m. de long sur 25 m. de large, 15 m. de haut. Quand on y entre, l'œil est ébloui par l'éclat de l'or et des peintures qui couvrent les murs et le plafond. A gauche, le Tinlorel a représenté la *Gloire du Paradis* dans un immense tableau de 200 mètres carrés, où l'on ne compte pas moins de onze cents têtes, toutes vivantes et variées d'expression ; puis, tout autour, des toiles du plus brillant coloris, où Paul Véronèse, Palma le Jeune et Bassan ont écrit, avec leur pinceau, et la glorieuse épopée du doge Henri Dandolo qui, à la tête des croisés français et vénitiens, prend d'assaut Zara, s'empare deux fois de Constantinople, et la célèbre lutte dans laquelle, aidé du doge Sébastien Ziani, le pape Alexandre III finit par triompher des prétentions de Frédéric Barberousse ; l'une des plus curieuses représente une scène célèbre dont le péristyle même de Saint-Marc fut le théâtre, l'empereur s'agenouillant à regret devant le Pontife et lui disant ces paroles tant de fois citées : « *Non tibi, sed Petro*, ce n'est pas à toi, mais à Pierre que je me soumetts », auxquelles le Pontife répond fièrement : « *Et mihi et Petro*, c'est à moi et à Pierre qu'il te faut soumettre. » Dans la frise qui court à la naissance du plafond et qui renferme les portraits des doges, on remarque un tableau noir qui fait tache au milieu des splendeurs dont il est